

Vendredi

J'AI laissé mes bagages à l'épicerie de madame Rombeau, où le vieux Jacquet passera les prendre avec sa charrette. Il me les déposera au château. Moi, j'ai préféré faire la route à pied et retrouver ce chemin poudreux que j'avais parcouru tant de fois. Je me suis mise en route assez tôt. La chaleur ne s'était pas encore installée, mais le soleil, qui s'élevait lentement au-dessus des collines, chauffait déjà la peau à travers l'air vif du matin.

Tout est comme avant. Même les pierres au bord du chemin, même les vieux chênes, qui voient passer les années sans craindre de vieillir. Amis de longue date, je les retrouve avec émoi. À chaque tournant, un nouveau souvenir me revient en mémoire. Une cheville foulée, une escapade nocturne avec Pavel, un chagrin dont je ne parviens plus à me rappeler la cause. Pareilles aussi les odeurs du maquis, des herbes sauvages et toutes ces sensations familières qui m'ont imprégnée, sans que j'en sois consciente, à l'âge où l'on vit frénétiquement, sans réserve, comme si le temps n'existait pas, dans une espèce d'éternité pressée et gourmande. À cette heure matinale, ce n'est encore qu'une subtile fragrance, chargée de l'humidité de la nuit, mais j'y devine déjà le parfum sauvage que fera renaître le soleil de midi.

Ce qui a changé, c'est moi.

Aujourd'hui, je me plais à la lenteur. Je m'arrête de temps à autre pour m'asseoir sur une pierre ou une vieille souche. J'éprouve l'étrange besoin de toucher ce monde qui ne s'était imprimé dans ma mémoire que par la vue et l'odorat. J'ai arraché une branche de thym sauvage. J'ai caressé ses petites feuilles piquantes du bout des doigts, puis je l'ai écrasée entre le pouce et l'index pour en révéler les arômes et je l'ai portée à mon nez. J'ai reconnu dans mon geste celui que j'avais vu faire à tante Olga, un jour qu'elle essayait de dompter ma furie juvénile pour m'apprendre à apprécier la douceur des choses simples et immédiates. Je revois ses doigts, noueux et fripés comme de vieilles racines, maculés de petites taches gris-vert qu'avaient laissées les feuilles émiettées de la branche de thym.

J'ai trouvé un petit carré d'herbe que l'été naissant n'avait pas encore eu le temps de dessécher. Je m'y suis assise, le dos appuyé contre l'écorce rugueuse d'un chêne centenaire. C'était un de ces instants de plénitude où l'on voudrait que tout s'arrête. Mais le temps n'a pas un caractère commode. Il nous enchaîne à sa chiourme et nous traîne sans pitié. Qu'il serait bon parfois de s'en détacher pour le laisser courir seul vers le néant. Les sages ont ce pouvoir, dit-on, mais je ne suis pas de leur nombre. Je me suis relevée trop vite et je me suis remise en route, aiguillonnée par l'impatience, renonçant au bonheur que j'avais trouvé pour courir après un autre que j'espérais.

Car je brûlais de revoir Portavent.

Depuis que j'avais reçu la lettre de Pavel qui m'invitait à le rejoindre au château, je ne pensais plus qu'à cela. Remonter le cours des ans, revenir aux lieux de l'enfance... J'avais l'espoir ridicule de retrouver pour quelques jours les

bonheurs enfuis. Mais bien sûr, cela ne se peut. Le temps ne coule que dans un sens. Pourtant, après le dernier coude du chemin, quand j'ai vu s'élaner devant moi la grande allée bordée de nobles cyprès et, par-delà, la pierre ocre des murailles s'élever au sommet de la butte, mon cœur s'est brusquement emballé.

Portaient dressait toujours fièrement ses pignons de terre cuite et sa silhouette altière portait en elle les réminiscences de tout un univers que je croyais disparu. J'ai remonté l'allée jusqu'au pont de bois qui enjambe le profond fossé de défense. Au-delà s'ouvrait le portail sombre et sévère de l'entrée principale, dont les deux lourds vantaux de chêne étaient constellés d'énormes clous de fer. De part et d'autre du portail, deux petites échauguettes supportaient les lourdes chaînes qui permettaient, à l'époque sauvage où les seigneurs aimaient à guerroyer, de relever le pont et de faire du château une citadelle presque imprenable. À le voir aujourd'hui, vieillard paisible et somnolent, on avait du mal à se représenter son glorieux passé militaire.

J'ai pris une lourde clé dans le sac que je portais au bras et je l'ai introduite dans la serrure d'une petite porte qui se découpait au centre du vantail de droite. Le métal rouillé a rendu un grincement désagréable, mais la clé a tourné et la porte s'est ouverte. De l'intérieur, j'ai fait coulisser les deux barres de fer qui verrouillent le portail et j'ai poussé les deux énormes battants.

On pénètre dans l'enceinte par une grande cour et ce qui retient avant tout l'attention du nouvel arrivant, c'est un jardin fleuri, directement sur la droite. Il occupe tout l'espace entre les courtines et le portail. Ç'avait été un jardin luxuriant, très soigné qui, grâce à une savante juxtaposition d'essences, restait en beauté du printemps

jusqu'aux portes de l'hiver. Mais depuis deux ans qu'il est à l'abandon, il est retourné à l'état presque sauvage et les rosiers, malgré la belle saison, ne portent plus que quelques fleurs courageuses.

En face, une arche de pierre relie deux grands bâtiments. Celui de droite, au-delà du jardin, qu'on appelait l'aile nord en raison de son orientation, était affecté à la résidence de tante Olga. Pavel et moi y logions avec elle lorsque nous venions en vacances. L'autre bâtiment, sur la gauche et parallèle au premier, qu'on appelait l'aile sud, servait à recevoir les invités à l'époque de la splendeur de la famille Vronski. Je l'avais rarement vu occupé. En passant sous l'arche, on arrive à une seconde cour entre l'aile nord et l'aile sud, sur laquelle donnent les portes d'entrée des deux corps de logis. Au fond à droite, accolé à l'extrémité de l'aile Nord, s'élève le donjon, une tour imposante, de forme circulaire, désaffectée depuis de nombreuses années, où tante Olga nous interdisait de pénétrer par crainte que ne s'effondrent les vieilles poutres vermoulues qui en soutiennent la toiture.

J'ai dit que rien n'avait changé et pourtant plus rien n'était comme avant. Un silence étrange régnait sur la propriété. Une absence, lourde, palpable, charnelle, hantait les murs, les fenêtres et les cours. Elle s'incarnait dans les touffes d'herbes sèches qui jonchaient le sol sableux, dans les mousses verdâtres sur le granite des perrons, dans les nids d'hirondelles qui pendaient sous les corniches ou dans la nonchalance de petits escargots qui marquaient d'une ligne baveuse leur excursion centimétrique de la journée.

Pendant toutes ces années, la seule présence de tante Olga, cette petite femme douce et chétive, qui n'avait pour

appui que la brave Irma, sa bonne, plus timide encore et effacée, était parvenue à remplir d'âme cette vaste demeure. Elle était, je m'en rendais compte à présent, la vie même de la propriété. Une vie tranquille, *a minima*, sans changement, sans événement et qui se continuait paisiblement au fil des ans. Quand nous reparaissons, au début de l'été, tout ce petit monde s'animait soudain, comme un jacquemart géant qui se met en branle une fois l'heure venue.

Le rituel était toujours le même. Tante Olga nous attendait, sa courte silhouette dressée dans l'embrasure du portail, comme un cerbère miniature, les joues rouges, la moue renfrognée. Ses yeux ronds, d'un bleu profond – le seul charme dont elle pouvait se prévaloir – fixaient avec obstination la charrette de Jacquet, tirée au pas lent d'une haridelle fatiguée. Ce n'est que quand elle était certaine que nous étions bien là tous les deux, entre les bottes de paille et les paniers de fruits, que son expression s'éclairait enfin d'un franc sourire. Les peaux avachies de son visage se transformaient en un labyrinthe serré de stries profondes. Elle levait les bras au ciel avec un cri et se précipitait vers nous de toute la vitesse dont ses vieilles jambes engourdis d'arthrose étaient encore capables.

Quand arriverait l'heure du départ et que tante Olga nous regarderait nous éloigner en essayant maladroitement de dissimuler sa tristesse, le mécanisme retournerait à son tic-tac paisible et somnolent, décomptant les jours et les semaines jusqu'à l'été suivant.

Au fond de la seconde cour, sous les feuilles larges et épaisses d'un figuier au tronc tourmenté, une large gouttière déverse dans une grande auge de pierre les eaux récoltées par les corniches du château. C'est là que, Pavel et moi,

nous ramenions les têtards et les bébés poissons que nous avions attrapés sous les galets de la rivière toute proche. Je me suis approchée de l'auge. Le niveau de l'eau arrivait plus ou moins à mi-hauteur. Quelques araignées d'eau marquaient la surface de petites dépressions irisées. À mon approche, une libellule s'est envolée en vrombissant. Je me suis penchée sur l'eau et j'ai vu bouger au fond quelques petites formes sombres. C'étaient des têtards fraîchement éclos. Quelques grenouilles avaient probablement survécu et entretenu une descendance au fil des ans. Comme un démiurge attentif à sa création, je suis restée de longues minutes à observer le mouvement de toute cette petite faune. J'imaginai une société complexe où les têtards seraient la marmaille servile et les araignées une soldatesque attentive, veillant à la discipline depuis la surface. Une petite grenouille verte, noblement assise sur un galet moussu dans un coin de l'auge, faisait une parfaite souveraine.

Un souffle de vent a agité le feuillage de l'arbre et quelques figues mûres sont tombées sur le sol avec un bruit mat. J'en ai ramassé une, je l'ai frottée délicatement avec un mouchoir et j'ai planté les dents dans sa chair molle et tiède. J'ai avalé avec voracité le suc rouge et sucré, puis j'ai pris une autre clé dans mon sac et j'ai ouvert la porte de la maison.

Une haleine de caveau, froide et fétide, s'est exhalée de l'intérieur. Aux odeurs de lavande et de naphthaline que j'avais toujours connues, se mêlaient des relents désagréables d'humidité et de moisissure. Je suis entrée dans le salon, faiblement éclairé par les quelques rais de lumière qui filtraient entre les interstices des volets fermés. Tous les meubles étaient recouverts de sinistres draps blancs. Dans l'âtre énorme, sur le mur du fond, la marmite

de cuivre qui pendait à la crémaillère était recouverte de toiles d'araignées empoussiérées.

J'ai ouvert les volets, les fenêtres. J'ai ôté tous les draps. J'ai laissé l'air, la lumière et la chaleur reprendre possession des lieux. Dans la vaste salle à manger, les vieux portraits de famille, engourdis par la pénombre, se sont réveillés sous la lumière vive du soleil. Dans la bibliothèque, les cuirs des vieilles reliures ont retrouvé leur lustre discret. Portavent n'était pas mort, je sentais la vie lentement refluer dans ses membres.

Il me tardait de retrouver ma chambre d'enfant. J'ai monté l'escalier et, presque inconsciemment, j'ai veillé à ne poser les pieds qu'aux endroits précis où je savais que je ne risquais pas de faire grincer les marches. Je me suis livrée au même exercice sur le plancher du couloir qui menait aux chambres. C'était un parcours que nous avions mis soigneusement au point, Pavel et moi, pour ne pas réveiller tante Olga quand nous entreprenions une expédition nocturne interdite. Ces gestes anciens, que je reproduisais de manière tellement naturelle, ont entraîné à leur suite un cortège de souvenirs, une ribambelle d'images, d'odeurs, d'émotions qui se précipitaient en désordre aux portes de ma conscience. C'était trop d'un coup. Ma vue s'est troublée et je me suis sentie vaciller sous l'empire d'un puissant vertige. J'ai cherché à me rattraper à quelque chose et je n'ai rien trouvé d'autre que la poignée de la porte de ma chambre. Je m'y suis agrippée telle une naufragée à sa bouée mais, sous la pression, la porte s'est violemment ouverte et je suis tombée à la renverse sur le plancher.

Quand je me suis relevée, un nouveau choc m'attendait.

Ma chambre était exactement comme la préparait la vieille Irma lorsque j'étais attendue pour les vacances. Les draps du lit étaient pliés avec art et ma poupée de chiffon, assise sur le couvre-lit avec un coussin pour lui servir de dossier, semblait m'attendre avec un petit air de reproche. Sur la table de nuit, il y avait, comme d'habitude, une boîte de mes chocolats préférés et quelques livres sélectionnés à mon attention.

Je me suis allongée sur le lit.

Vaincue par l'émotion, sans doute, mais aussi par la fatigue du voyage, je me suis assoupie. Quand j'ai rouvert les yeux, il faisait presque nuit. C'est le bruit du pas d'un cheval qui m'a réveillée. J'ai couru à la fenêtre et j'ai juste eu le temps de voir le fanal de la carriole du vieux Jacquet disparaître sous le porche. Je suis descendue et j'ai trouvé ma grosse malle, qu'il avait déposée devant la porte. Il m'a fallu bien des efforts pour la monter jusqu'à ma chambre. Je l'ai immédiatement ouverte pour y prendre une petite serviette en cuir noir. J'en ai sorti un cahier vierge, une plume et un encrier, que j'ai disposés sur la petite table de la coiffeuse, juste en dessous d'un grand miroir ovale à bascule. J'ai ouvert le cahier et, d'une main fébrile, j'ai entamé le récit de ma journée. Il y a si longtemps que j'attends ce retour, je ne veux rien oublier.